

### **(...) Farder la nature, une affaire d'élégance**

Gregory Forstner livre une peinture à la fois désinvolte et élégante, qui n'est pas sans évoquer certaines postures précieuses du dandysme du début du siècle attachées à un art à la fois énigmatique et cultivé. Le travail sur les titres contribue à la délicatesse du trouble, puisque, contrariant les premières références immédiates de l'oeuvre, ils obligent souvent le spectateur à négocier avec l'esprit facétieux du peintre qui mime une explication toujours plus fuyante. Mais c'est surtout le travail pictural lui-même, le traitement anti-naturaliste de la matière barbouillée comme un maquillage artificiel, qui évoque sans détour une peinture baudelairienne, surcadrée comme un Degas, broyée comme un Manet, inachevée comme un Lautrec. Une peinture du fard et du travestissement, qui déjoue les pièges du plaisir optique, au profit d'une véritable jouissance haptique, d'une exaltation de la texture picturale envisagée comme un maquillage du réel. Revisitée aujourd'hui, la posture Baudelairienne n'invite pas à farder le réel pour l'embellir, mais bien plutôt à insister sur la nécessité du recouvrement artificiel d'une nature qui, en elle-même relève de la sauvagerie. C'est bien cette barbarie qui boue sous la pâte de maquillage, barbarie qui filtre sous le déguisement de peinture que G. Forstner remet en scène. En s'autorisant le retour de la jouissance cultivée en peinture, G. Forstner pourrait parvenir à nous contraindre de regarder en face ce que nos fatigues optiques nous autorisent à zapper (...)

Stéphanie katz, extrait du catalogue *Easyover*, MAMAC, Nice, 2007

### **Disguising nature, an affair of elegance**

Gregory Forstner proffers a painting which is both nonchalant and elegant, and which is not without evoking certain precious postures of early 20<sup>th</sup>-century dandyism which were attached to an art that was both enigmatic and cultivated. The attention given to titles contributes to the delicateness of the confusion, since, going against the immediate first references of the work, they often force the viewer to negotiate with the facetious spirit of the painter, who mimes an explanation which is ever more fleeting. But it is especially the working of the image itself, the anti-naturalistic treatment of the paint which is slapped on like artificial make-up and which frankly evokes a Baudelairian painting, over-framed like a Degas, brushed like a Manet, unfinished like a Lautrec. A painting of cosmetics and disguise which outfoxes the traps of optical pleasure to the benefit of a true haptic ecstasy, an exaltation of painterly texture envisioned as a disguising of the real. Revisited today, the Baudelairian posture does not invite a disguising of the real in order to embellish it, but rather to insist on the necessity of the artificial covering-up of a nature which in itself springs from savagery. It is indeed this barbarity which boils under the layer of

make-up, a barbarity which filters through the disguise of paint that G. Forstner brings back into the spotlight. By allowing himself to return to cultivated pleasure in painting, G. Forstner may well succeed in forcing us to confront what our optical fatigue authorizes us to ignore.